



Le Don d'Aimer

Tome 1 : Prélude

Roman.

Jean-Michel Bartnicki

Extrait...

Au mois de juillet 1946, à l'âge de vingt-deux ans, quand Alfredo Giacometti quitta son village natal de Casabasciana pour se rendre, après un long et fastidieux périple, au nord-est de Liège sur le site minier de Blegny en Basse-Meuse datant de 1550, il avait bien d'autres idées en tête que celle de se préoccuper des raisons qui poussèrent ses compatriotes à émigrer vers la Belgique. Il ignorait que son choix aurait des retombées déterminantes sur le destin de Pierre Dubois.

En effet, Alfredo fut le grand-père d'Enzo Sykora, qui devint le grand ami de Pierre et qui lui fit découvrir Casabasciana, lors de ce fameux été 1982 où il rencontra Lucia dans le petit village toscan.

L'on oublie trop souvent que nos existences dépendent des liens improbables qui se tissent entre les êtres, de génération en génération, comme si le passé, le présent et l'avenir ne faisaient qu'un. Comme si l'histoire de chacun d'entre nous n'était que la résultante délicieuse ou dramatique de rencontres fortuites ancrées dans la mémoire du temps. Délicieuse, quand on a la chance de naître sous une bonne étoile. Dramatique, comme pour ces milliards d'êtres humains, lorsque chaque seconde passée sur Terre est un enfer.

Alfredo ne se retourna pas une seule fois, lorsqu'il descendit à dos de mulet le seul chemin tortueux qui reliait son enfance, son adolescence et son début de vie d'homme, à la route en contrebas dans la vallée. Les trois kilomètres et des poussières lui parurent interminables. Le contraste était saisissant entre la chaleur qui imposait sa loi sur chaque élément, qu'il soit minéral, végétal, animal ou humain, et l'hiver qui régnait au fond du cœur déchiré du jeune Italien. Petit et chétif, ses grands yeux noirs étaient plantés dans ses orbites comme de gros points fixes. Ses mains étaient marquées par le travail d'exploitation de son vignoble transmis de père en fils. Une casquette rouge à visière ceignait sa tête pour le protéger du soleil. Rouge à l'image de ses convictions politiques. Il portait à la main une valisette usée contenant juste le strict nécessaire dont des vêtements chauds, comme du matériel de survie pour supporter son exil dans un pays dont il ne connaissait que le nom et la réputation de contrée pluvieuse et froide balayée régulièrement par des aquilons violents. Alfredo fut tenté plusieurs fois de faire machine arrière.

Il l'eût sans doute fait sans hésiter si son épouse Serafina, née comme lui en 1924, à Casabasciana, avait insisté davantage, arguant du fait qu'elle avait besoin de lui pour l'épauler dans ses tâches quotidiennes, principalement pour s'occuper de leur petite fille Carla, née au mois de septembre 1945. Leur rayon de soleil, après cinq années d'une guerre, dont ils pensèrent longtemps qu'elle ne finirait jamais.

L'accouchement ne fut pas sans risques. La sage-femme expérimentée originaire de Prato, énergique et sûre d'elle, petite et grassouillette, la tête piriforme au crâne garni de courts cheveux grisonnants

raides comme des baguettes de tambour, déplaçant son demi-siècle avec lenteur, à laquelle l'on eût bien donné une vingtaine d'années de plus tant son veuvage précoce l'avait marquée, qui aida Serafina à mettre au monde Carla, se souvint longtemps de ces longues heures, où elle avait craint pour la vie de la future mère, de même que pour celle du nouveau-né. Plus qu'inquiète, elle fit, chose rare, quérir l'unique médecin à la retraite du village qui avait succombé au charme de Casabasciana au point de s'y installer définitivement. Un praticien bedonnant, épicurien dans l'âme, à l'esprit vif, aimant Mozart et Dante, les contrepèteries et les chats. Cinq magnifiques angoras compensaient sa solitude. Il était aussi myope comme une taupe. Obligé de porter des lunettes aux verres à double foyer épais comme des loupes. Un vieux garçon, qui n'avait pas trouvé chaussure à son pied, et qui avait la particularité de zozoter quand il stressait.

Ce jour-là, il n'y avait pas de médecin de permanence. C'est ce dernier qui devait, à dos d'âne ou de mulet, en cas d'urgence, averti grâce au seul téléphone du village installé dans le bar sur la place, emprunter sur plusieurs kilomètres le long chemin caillouteux, poussiéreux, dangereux et serpenté dit chemin du muletier, pour répondre à des situations graves nécessitant son intervention. Il mettait un temps fou pour atteindre Casabasciana. Cela expliquait, en grande partie, le taux de mortalité supérieur à la moyenne dans ces villages haut perchés coupés du monde.

Les premiers cris de l'enfant furent accueillis avec des larmes de bonheur par sa jeune maman de vingt-trois ans. Un énorme soulagement. Une délivrance. Durant le temps interminable que dura cette épreuve au cours de laquelle la sage-femme et le médecin unirent leur savoir-faire pour aboutir à cet épilogue heureux, les traits du visage de Serafina se tendirent à l'extrême, de même que pour chacun des muscles de son corps. Je ne vais pas y arriver ! C'est trop dur ! Oh, mon Dieu ! Je vais mourir avec mon bébé ! Seigneur, je vous en supplie ! Laissez-nous vivre, l'implora-t-elle. Depuis ce jour béni du mercredi 12 septembre 1945, Serafina ne fut plus jamais la même femme. Elle n'était pas vraiment pieuse, mais une force intérieure prit irrévocablement ses quartiers au plus profond de son cœur.

Alfredo et Serafina avaient prénommé leur fille Carla en hommage à la mémoire de Carlo - l'un des trois enfants de Maria Santa et de Giuseppe Giacometti, les parents d'Alfredo - décédé à l'âge de quatre ans, en 1930, suite aux complications d'une leucémie aiguë lymphoblastique, cancer du sang détecté chez le jeune garçon quelques semaines plus tôt. Jusque-là, il semblait pourtant en parfaite santé, sans prédisposition génétique reconnue pour contracter cette maladie souvent mortelle. Carlo repose aujourd'hui vêtu de blanc dans un cercueil de la même couleur surmonté d'une croix dans le caveau familial du cimetière de Casabasciana, non loin de la fontaine Di Rigorgola, là où Pierre et Lucia s'embrassèrent pour la première fois un peu plus d'un demi-siècle plus tard.

Les parents d'Alfredo ne se remirent jamais de sa disparation brutale. Mais, en se prodiguant des encouragements mutuels, de concert, ils surent cacher leur affliction à leurs proches, comme pour leur montrer que la vie devait continuer malgré les malheurs. Ils combattirent leur immense douleur en comblant, d'une part, Alfredo, leur fils aîné, d'un amour omniprésent - Alfredo était âgé de six ans au moment du drame - et, d'autre part, en faisant montre d'attentions passionnées à l'encontre d'Elena née en 1928. La petite fille de deux ans, à l'image des très jeunes enfants, ne prit pas conscience du scénario catastrophique qui se déroulait sous son toit. Plus âgée, elle n'en garda pas souvenir. Quant à Alfredo, sans doute pour se protéger en ne faisant pas rejaillir du plus profond de sa mémoire des souvenirs flous mais non moins prégnants - à six ans, l'âge de raison n'est pas loin - il évoqua très peu cet épisode poignant de sa vie. Mais il ne manqua jamais une occasion, avec ses parents et sa petite sœur de fleurir la tombe de Carlo.

Comme Alfredo et des centaines d'Italiens envoûtés par les promesses d'une vie meilleure en Belgique, Serafina ne se doutait pas un seul instant que son dévoué et courageux époux partait pour vivre une aventure semée d'embûches.

Les agents de Fédéchar, Fédération [patronale] des associations charbonnières de Belgique, dont certains étaient d'anciens immigrés italiens, accomplirent un remarquable travail de fourmi pour enrôler de jeunes bras en Italie, s'appuyant sur les engagements de leur hiérarchie, comme ceux de

l'aguichant taux de salaire équivalent à celui des travailleurs belges, du montant des allocations familiales et des pensions, du charbon et des congés offerts, de la prime de natalité, de l'assurance d'obtenir un logement et des billets de train gratuits. Des promesses que l'on pouvait lire sur des affiches roses placardées dans la péninsule italienne jusqu'en 1950, même dans les coins les plus reculés d'Italie. Mais dans les cent six lignes qui constituaient cette campagne d'un nouveau genre, orchestrée par la fédération charbonnière belge dont le siège se trouvait à Bruxelles, relayé par celui de Milan, aucune précision ne mentionnait le type de labeur qui attendait les jeunes recrues à la fois naïves et écœurées par la prédominance du fascisme dans leur pays, de 1922 à 1945, et enclines à accepter les propositions les plus séduisantes, sans vérifier leur véracité.

Tout au plus pouvait-on lire en haut de l'affiche de la fédération charbonnière belge : Des conditions particulièrement avantageuses sont offertes pour le travail souterrain dans les mines belges. Le mot souterrain eût pu alerter davantage de consciences sur l'extrême pénibilité et la dangerosité du travail de forçat réservé aux volontaires.

Mais, outre les Italiens au chômage prêts à tout et au comble de la désespérance, la plupart de leurs compatriotes, fascinés par cette nouvelle vie, étaient pauvres et peu instruits, sachant à peine lire voire pas du tout. Les gouvernements belges et italiens jouèrent sur cette carte des carences de la maîtrise et des nuances de la langue écrite italienne. Aussi les agents recruteurs n'hésitèrent pas à faire du porte-à-porte ou à alpaguer des cibles précises dans la rue. Dans un premier temps, pour amorcer une campagne de séduction de masse, laquelle, dans une deuxième phase, porta ses fruits grâce au redoutable bouche-à-oreille.

Lorsque des familles dubitatives demandaient à ces messagers du diable en quoi consisterait ce travail souterrain dans les mines belges, ils répondaient le plus tranquillement du monde qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Le terme souterrain n'effraya définitivement plus ces gens simples, trop crédules et enthousiastes, quand ils furent convaincus que leurs fils descendraient uniquement dans des petits tunnels à quelques mètres de la surface de la Terre. Il y eut la chair à canon. Il y eut la chair à charbon.

Or, la campagne de recrutement, qui s'effectua également sous la forme de tracts, ne respecta que partiellement l'article 5 du protocole de 1946, qui pourtant précisait qu'il importait d'informer les aspirants mineurs sélectionnés, après ces trois simulacres de visite médicale consistant ordinairement à leur faire simplement plier les genoux, à montrer la plante de leurs pieds et la paume de leurs mains, que la périlleuse mission qui les attendait équivaldrait à descendre au fond des mines, où une maladie telle que la pneumoconiose, entre autres, n'était aucunement reconnue comme pathologie professionnelle.

Alfredo n'aurait pas migré de sitôt vers la Belgique, s'il n'avait pas été conquis par le contenu du tract que lui avait remis en mains propres l'un des agents ferroviaires belges sur le marché de Bagni di Lucca, où le jeune viticulteur éprouvait les pires difficultés à vendre son vin blanc souffrant d'une concurrence de plus en plus vive. Mais l'homme était à la fois anxieux, exigeant, ambitieux et réaliste. Issu d'un milieu modeste, où la plus grande fortune de ses parents était celle de la richesse de leur cœur, Alfredo avait constamment surfé sur les vagues de la précarité.

Retrouvez « Le Don d'Aimer » sur

<https://libre2lire.fr/livres/le-don-daimer/>

ISBN papier : 978-2-490522-23-1

ISBN Numérique : 978-2-490522-24-8

348 pages – 20.00€

Dépôt légal : Juillet 2019

© Libre2Lire, 2019

